Document généré le 13 juil. 2025 13:25

Contre-jour
Cahiers littéraires

« All dark and comfortless… »

Samuel Pieró

Numéro 3, hiver 2004

Expériences du paysage

URI : https://id.erudit.org/iderudit/2204ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (imprimé)
1920-8812 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Pieró, S. (2004). *« All dark and comfortless… »*. *Contre-jour*, (3), 33–41.

Tous droits réservés © Cahiers littéraires Contre-jour, 2004

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

« *All dark and comfortless...* »

Samuel Pieró

Je lis la correspondance de Kawabata Yasunari avec Mishima Yukio, et je revois une chambre, au premier étage d'une maison. La pièce est emplie de lumière. Mais j'écris dos à la fenêtre, sur une table installée entre deux lits.

Un soleil d'hiver, vers deux heures de l'après-midi. Était-ce en janvier ou février 1958 ?

Cela n'a pas d'importance. Ni le texte que je transcrivais alors à la machine. Il suffit qu'en lisant les lettres des écrivains japonais, je revoie la chambre avec son soleil d'hiver, durant un après-midi de congé. Un mardi, je crois.

Je décris ce qui me saute aux yeux. J'évite la reconstitution des événements et la chronique familiale. Dire les lieux qui surgissent du passé.

Cette chambre du côté sud — à droite, quand on regarde la façade — reste accrochée entre les murs, presque dans les airs, et à travers cette masse de bois sur un solage de pierre un autre lieu se creuse à l'instant au rez-de-chaussée, la pièce d'angle du nord-ouest où mon grand-père gardait le plus souvent fermées les persiennes, me disait José, le dernier de ses fils ; les doubles battants vernis, vissés aux chambranles, en haut comme en bas des deux fenêtres qui donnaient à

l'ouest — pour moi, le soleil s'est toujours couché dans leur cadre — étaient rabattus l'un sur l'autre et retenus par un crochet de métal doré, et on faisait de même pour la troisième, côté galerie; cette partie de la véranda était longée par une sorte de moucharabieh en bois qui la coupait de l'extérieur et la transformait en galerie. Mon grand-père avait dû vendre à perte le moulin à scie, la carrière de pierre et le magasin de meubles avec sa salle de montre, à l'arrière, pour les autos des années trente; il cuvait dans la pénombre de son bureau ses rasades de rye-whisky, de Jack Daniel's, et la pièce empestait la fumée, la cendre froide de ses cigares.

Dans le crachoir croupissaient les crachats glaireux du dernier débiteur qui venait de passer la porte, après avoir laissé en acompte deux poules vivantes; il avait dit à John — c'est ainsi qu'il appelait le petit José — de mener le monsieur par la galerie jusqu'à la cuisine et d'appeler sa mère pour qu'elle décide où on mettrait les bêtes; elle répondait aux gens son chapelet à la main, me disait une femme qui travaillait à la journée chez nous dans cette même maison dont mon père, l'aîné, avait hérité. Cela a jeté un froid pour longtemps entre les frères et les sœurs, et rempli un des beaux-frères d'une haine religieuse, parce qu'elle deviendra muette; il avait pourtant réussi, avant son mariage, à faire radier les dettes que son propre père devait à sa promise comme aux autres héritiers; pour faire oublier l'arrangement, il avait d'abord accusé terre et ciel de spoliation et, déjà, du traitement injuste que les filles de la maison avaient subi. Son épouse était ma marraine, et elle ne m'a jamais donné qu'un chapelet.

Et moi qui refusais d'écrire une saga...

L'angle nord-ouest se solidifie, et il entre tout armé dans ma tête. Une grande photographie (deux pieds par six pieds) est accrochée au mur du fond et devant les fenêtres, depuis la mort de mes grands-parents, on a tendu par-dessus les persiennes d'assez lourdes draperies vertes en reps de coton si je les revois bien, et si je les ai vraiment palpées, touchées et retouchées, et surtout si les mains d'un vieillard peuvent se rappeler le tissu qu'un enfant tenait entre ses doigts.

La photo, formée de trois sections, a été prise sur les berges d'une rivière, dans la région des lacs, au Chili; en variant l'angle de l'objectif on a balayé une immense cour à bois; les tirages imprimés séparément ont été agrandis et

découpés de façon à ce que rassemblés sur une surface unique, sans doute du carton, ils donnent l'impression, à la condition de ne pas s'approcher, d'être le résultat d'une seule et même prise qui aurait capté cette étendue en l'espace de quelques secondes, sinon de dixièmes de seconde, ou d'avoir été saisis par un de ces appareils des années 1900 dont l'objectif, mobile autour d'un film armé sur un tambour, pouvait couvrir un champ visuel de 360 degrés; au développement, les bandes photos panoramiques avaient jusqu'à un pied et demi de hauteur et quatre pieds de largeur; ainsi, en 1895, le *Scovill Panoramic Camera* ou le *Marcellus Cycloramic Panoramic Camera*.

Sur cette photographie, prise presque en pleine forêt, dans une région du bout du monde, on discerne encore, je l'ai dit, les trois agrandissements qui la composent et je ne peux prétendre que la grande photo de la cour à bois de mon grand-père été saisie par un de ces appareils mythiques qu'on aurait chargés, surtout entre 1850 et 1900, de pellicules ou de plaques sensibles aussi larges qu'un pied et demi; j'en fais mon deuil, je n'en parle pas; c'est donc une photo plus banale; sur le mur de la pièce d'angle, elle est encadrée d'une latte de bois verni d'au moins deux pouces qui fait saillie en biseau; elle avait d'abord été installée dans les locaux du magasin de meubles, et je ne sais si elle a été transportée dans la maison par mon grand-père, mais je l'ai toujours vue dans le bureau de mon père, son fils aîné, durant ses cinquante ans de pratique médicale; on y voit des troncs d'arbres, et encore des troncs d'arbres, disséminés sur les alluvions, les affaissements, les plis et replis d'une terre tantôt calcaire, tantôt argileuse; une colline s'élève vers le sud et avant la venue des bûcherons et des fermiers, elle devait avoir l'apparence de ces coteaux boisés qui bordent les autoroutes; au centre, la pente s'amenuise jusqu'à l'extrême gauche pour former ces terrains plats, étroits et peu nombreux qui bordent la rivière; la cour du moulin à scie s'est comme abattue sur la forêt; partout, des billes de bois d'au moins douze pieds qu'on coupait de moitié pour en faire du bois de pulpe, de la *pitoune,* comme on dit au Québec; des troncs d'arbres mutilés, devenus des moignons, des tronçons, qu'on jetait à l'eau pour qu'ils descendent les rivières, sautent les chutes et traversent les fracas des rapides jusqu'à d'autres moulins qui les transformaient en planchers, murs et toits de maisons; quelques habitations du village apparaissent au fond, avec quelques arbres qui ont survécu, derrière ou à la lisière de ces monceaux de troncs ébranchés, empilés les uns sur les autres jusqu'à des hauteurs de quinze à vingt pieds avant de débouler, parfois, et d'envahir un peu

plus les terrains vagues, les rives du ruisseau qu'on ne voit pas, mais qui serpente au milieu de la photo jusque vers son embouchure dans cet affluent aujourd'hui asséché du *río;* deux ou trois ans plus tard, en 1920, on construira non loin de là un pont de bois qui sera peint en rouge, comme au Canada, et qui sur la photographie en noir en blanc n'enjambe pas encore la rivière pour relier le moulin, la carrière de pierre, la gare et les marchands d'autos à la rive droite d'où l'on a pris cette vue panoramique, à l'endroit même où commence un chemin qui suit le tracé du portage que les forestiers faisaient le long du rapide; au bout de cette route, Solime Bipale a construit, dominant les chutes, la première maison du lieu; elle existe encore et, durant mon enfance, elle me narguait; j'aurais voulu l'intégrer à la maison paternelle comme le sont la chambre où j'écris, dos à la fenêtre, et la pièce d'angle où il m'est difficile d'imaginer cuvant son whisky l'homme qui l'a fait bâtir, mais si je crois ce qu'on m'a dit de lui, une autre photographie rend mieux justice à mon grand-père.

Sur un fond blanc, en veste d'habit gris, chemise blanche et boucle noire, à moins que ce ne soit une cravate, il domine l'espace de son torse imposant, et ses bras et ses épaules n'attirent pas autant l'attention que cette masse assurée qui s'avance, en marchant un peu de côté, vers ces endroits inconnus, là, à ma droite; une force tranquille sort de sa tête; elle a surgi de sous la carapace; elle mesure les rivières et les forêts devant elle et fait place nette pour s'y installer.

Ah! quand nous tient la tentation épique! Je tournais le dos à l'âge des sagas et des *Ur-chroniken*, et un portrait du grand-père m'entraînait à le suivre sur les routes du Chili, de Valparaíso à la Patagonie!

Quand je lisais la correspondance de Kawabata et Mishima, fasciné par leur connivence, je n'avais de cesse de me demander avec quel écrivain je connaîtrais pareille entente intellectuelle et je ne trouvais que des bûcherons qui écrivent à la hache ou de doux prophètes qui enfilent les présocratiques et les pères et mères de l'inconscient, comme les fileuses l'aiguille, dans la trame et les chaînes de leur enfance, près de leurs carrés de fraises au fond des bois et au bord de lacs gorgés de truites, sinon sur les rivages des océans Atlantique et Pacifique, au creux de leurs anses pour se fouler un pied ou le cœur, et rendre licites leurs déraisons charnelles; je me suis alors déterminé à écrire cela seul que le temps charrie à mesure qu'on le perçoit...

Mais le vieil homme ivre de la pièce d'angle, au nord-ouest de mon enfance, me tire dans sa tombe.

Après l'érection du pont rouge, une dizaine d'années après la construction de la maison, il fait démolir, du côté sud de la cave, sur la largeur d'une porte, les deux pieds de profondeur du solage et creuser devant cette crevasse un trou de huit ou neuf pieds carrés ; avant qu'on le recouvre d'un plafond de ciment, il l'entoure de murs de pierres et de mortier avec une seule prise d'air qui traverse l'un d'eux de part en part ; pour passer de la cave à cette voûte, on franchira une porte à double paroi de métal, un couloir cimenté, et une autre porte qui donne un bruit sourd, comme celui d'un tambour, quand on la referme ; il voulait mettre en sûreté son argent et ses documents, mais aussi réaliser, si vous m'en croyez, son désir latent de devenir banquier, selon le penchant qu'ont les humains de se doter d'un statut social en s'appropriant ses attributs : les banquiers ont des voûtes souterraines, j'en ai creusé une sous ma maison, je suis donc un banquier.

Et moi, j'écris, seul sur ma banquise...

Sur les contreforts des Andes avec la mer qu'on devine au loin, à l'ouest, et dans sa tête, vers le sud, *el estrecho de Magallanes*, *la Patagonia*, *la Antártida*, comme sur les rives du Saint-Laurent, écartelé entre les brumes de l'Europe et la mer fantasmatique de l'ouest, dans des trous de montagnes et des avalanches de lacs, on se découpe un petit pays mesquin à sa mesure et croyant avoir rompu les attaches et les amarres qui nous enchaînaient à la famille, à l'église ou au parti, on le traîne avec soi, ce cruchon de pays, on le défend bec et ongles, *de grippe et de grappe* (ma mère était française, et je l'ai souvent entendue dire cette expression que je n'ai lue nulle part) contre les autres qui ne comprennent rien, se dit-on, à l'écriture du terroir universel, car ils n'y sont pas nés, n'est-ce pas, dans ces belles et étroites vallées arrosées par ces bons *ríos* géants qu'on garde sous son aile de rapace comme une mère ses petits, et on vit dans la terreur que ses petits papiers soient violés par le regard d'un autre.

Le fantôme du banquier est dans la cave, et il m'attend...

Sa mini-forteresse est flanquée d'un solarium avec de grandes fenêtres carrées au vitrage d'une seule venue, surmontées de vasistas à carreaux de verre ; sur les chevrons du plafond, en forme de pyramide, des panneaux vitrés sont

enchevauchés comme des tuiles ; en été, parce que la lumière y entre à flots, c'est un four et en hiver, malgré le soleil, c'est une glacière ; il faut alors peindre les tuiles, les recouvrir de tôle galvanisée comme le reste du toit et dire adieu aux solariums des *Manhattan's mansions* où les magnats de la finance, après leurs dîners aux bougies, fument leur cigare tout en se détachant, noir de jais, sur l'argenterie scintillante et les napperons blancs des films américains ; il décide en plus de le chauffer, sur les instances de ma grand-mère à la santé, et à l'esprit, fragiles ; au bas des murs il fixe de gros tuyaux de fonte noire, superposés, qu'il dissimule sous un coffrage de portières — des lattes de bois verni à claire-voie — recouvert à hauteur d'homme d'une planche épaisse, entaillée pour augmenter la circulation de l'air chaud ; sur toute la largeur du solarium, on avait abattu, au rez-de-chaussée, avec l'ancienne fenêtre, de grands pans du mur d'origine ; on a construit autour de cette ouverture béante une arche de bois soutenue par des colonnes et fermée par des portes vitrées qui donnent sur le salon, au-dessous de la chambre où j'écris, dos à la fenêtre qui à son tour donne sur le toit du solarium.

Dans la chambre qui s'assombrit, sur les touches de la machine à écrire, au gré des caractères et à la surface du papier glissé autour du cylindre, une femme emploie les expressions que je découvre en lisant les lettres qu'une patiente de mon père lui écrit de temps en temps ; je les prends, et les remets dans les classeurs de bois dont ma mère, un beau soir, a décidé de bourrer la voûte du banquier.

Son fantôme n'attend personne.

...dans le salon, durant les fêtes de Noël — je dois avoir quatre ans, mes parents nous ont laissés seuls, mes deux sœurs aînées et moi ; je veux sortir de la boîte du sommier métallique, sous le canapé-lit, un jeu de poupées *plates*, des filles et des garçons, des dames et des messieurs découpés dans du carton mince qu'on habille d'une garde-robe de papier ; les robes et les chemises et les chaussures, comme les chapeaux ou les gants, sont garnis de languettes qu'on replie au verso du corps, du pied ou de la main des figurines en deux dimensions ; en 1944, c'est encore la guerre, et les poupées sont hors de prix ou ne sont plus fabriquées ; quelques jours avant, mes sœurs m'ont permis de jouer avec elles ; nos parents partis pour la soirée, je voudrais encore déplier et replier les costumes des pantins étalés sur le tapis vert pâle ; c'est un non catégorique. Ai-je été trop

brouillon, trop violent ou encore trop inventif — tout est possible entre frères et sœurs ? Les garçons ne jouent pas aux jeux des filles ; je vais tout déchirer ; je brise toujours tout ; il n'en est pas question, et il faut que je me couche...

Le désordre s'est installé dans la photographie des lieux qui me sautent à la gorge.

Ai-je jamais maîtrisé ma pensée ? Les personnages se sont mis à parler entre eux ; une attitude déplacée ; le salon est en train de disparaître — il a d'ailleurs été transformé par ma mère, des années plus tard, en salle à manger, je suis bûcheron, moi aussi ; le bûcheron abat des arbres et dans la maison qu'il a construite, il demande si on a vu sa hache.

Je devais suivre l'apparition des lieux et les greffer à ceux que ma mémoire avait gardés ; j'en faisais une question de principe, tout en sachant que les principes ont mené Mishima au suicide ; je dois m'en tenir à la maison de bois, à l'immense cour à bois sur la photo, et les bras du canapé du salon, oui, ils étaient en bois ; des planches presque plates avec des courbes d'un côté ; elles étaient clouées, fichées ou collées sur un montant ; mes parents avaient acheté ce meuble chez notre voisin ; je ne savais pas que son magasin avait appartenu à mon grand-père, qui avait presque tout perdu et que je n'ai jamais connu.

Je perds pied dans ce salon ; comme si la terre tremblait.

Les principes ne tiennent plus, et on sait qu'ils ont conduit Mishima Yukio à se suicider en public en essayant de se percer le ventre avec un sabre de bois, et qu'on l'a achevé, avec la lame d'un autre sabre, en lui tranchant la tête. Les exercices d'admiration ont leurs limites, et pourtant Kawabata Yasunari, quelques années plus tard, pour des raisons différentes ou pour satisfaire à d'autres principes, a imité Mishima en s'enlevant la vie.

Tout se confond ; la mémoire des lieux accuse ma vue ; je ne porte pas encore les lunettes qu'on mettra deux ans plus tard devant mes yeux, entre moi et le monde ; dans la maison, à quatre ou cinq ans, je vois mal autour de moi ; je dois regarder au loin pour me détacher des choses qui me collent à la peau ; quand j'aperçois les montagnes par la fenêtre, elles sont lumineuses et se découpent,

claires, sur le ciel ; l'hiver suivant, nous irons là-haut où il y a de la neige, et le soir, à l'auberge, on s'assoira sur la terrasse et tout autour, je verrai de la ouate, de la *guata*, un immense et épais ventre blanc qui brille dans l'air bleu, et chaque fois que je reviendrai à la maison durant les trois années que ma mère me laissera dans un orphelinat parce qu'un garçon dérange dans une maison, et qu'il ne sert à rien, j'aurai l'espoir de trouver la cour et le jardin couverts de neige bleue ; et que personne n'y aura mis les pieds ; qu'on aura attendu, pour y marcher, que j'y laisse les premières traces ; dans le salon de la maison de bois, quelques jours après Noël, seul avec mes sœurs aînées, il n'y a pas de neige, comme il n'y en a presque jamais dehors, dans la région des lacs, de l'autre côté des murs, mais les grosses figures de carton, si elles restent brouillées quand je les approche de mes yeux, elles s'ouvrent aussi comme un champ de neige, et se dilatent dans un air bleu ; on dirait que leur peau rosée et leur contour, qui se détachent de la lumière des objets flottant autour de moi, cherchent à se fondre à l'espace qui, arrivant des pays qui peuplent l'arrière de mes orbites, pénètre les odeurs du salon et enveloppe les poupées habillées de papier pendant que je les touche et qu'elles entrent à leur tour dans ce monde solide et à la fois volatile qui depuis longtemps se creuse dans mes cuisses, dans mes poumons, dans mon cerveau qui à l'intérieur de ma grosse tête voit plus loin que mes yeux, en dessous des choses, y trouve des assises plus solides et se met à marcher sans avoir le vertige.

Serait-ce à cette époque que j'ai commencé à me parler à moi-même, que j'ai empêché mon corps de s'approcher des femmes et des hommes qui m'interdisent le royaume des accouplements, des métamorphoses et des longues silhouettes que je manipulais comme si je créais le monde, un monde d'images et de personnes en gros plan que je touchais pour les dévorer, pour m'assurer qu'elles existaient et peut-être pour leur dire, en les habillant et les déshabillant, que j'avais un corps qui existait davantage et beaucoup mieux que ces cadeaux qu'on donne aux garçons, ces moteurs de ferraille impuissants, ces garages de carton-pâte et ces grues format joujou, réductions absurdes, indifférentes, des vrais garages qui ne bougent pas au coin des rues et des vraies grues trop grosses pour venir dans mes bras ; il n'y avait que les pantins de papier qui me ressemblaient ; ils pénétraient et voyageaient dans ces mondes qui habitaient, respiraient et bougeaient derrière mes yeux... Serait-ce aussi de cette époque, *dites-moi où, en quel pays*, que je préfère les lieux aux humains, ces humains qui ne veulent pas jouer avec moi ni être des jouets entre mes mains ?

...plus je lisais leurs lettres, plus j'en étais ravi. Malgré les formules, inévitables dans ce genre littéraire, et malgré l'apparente dévotion, du moins au début, de Hiraoka Kimitake qui ne s'appelait pas encore Mishima Yukio, pour son aîné de vingt-cinq ans, Kawabata Yasunari, j'étais frappé de leur connivence sur des questions qui concernaient l'écriture et, tout en m'étonnant de la quantité d'articles, de romans publiés en feuilletons et de livres qu'ils lisaient et faisaient éditer, je me demandais avec quel écrivain je connaîtrais pareille intimité.